



COMPTE RENDU : JEAN BALSAMO, *LE PASSE À L'ŒUVRE*, REIMS, ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE REIMS (ÉPURE), 2019

Paul-Victor DESARBRES (Sorbonne Université)

À quoi bon éditer un recueil d'articles déjà publiés, à une heure où tant de contributions écrites sont disponibles en ligne ? Certes, cela peut être un hommage légitime à leur auteur en une circonstance heureuse de l'existence, comme la fin d'une carrière d'exercice et le début d'une active retraite. Mais *Le Passé à l'œuvre* montre que de tels recueils peuvent apporter un contenu qui excède la simple addition de leurs articles. Dans ces *Essais d'histoire littéraire* (c'est leur sous-titre qui semble évoquer Montaigne), la mise en perspective des articles dessine une véritable cohérence, dont le fin mot est donné dès l'« Avertissement » (Montaigne, encore?) : Jean Balsamo propose des études de cas qui s'élèvent à l'exposé sur les principes de l'histoire de la littérature. Cette discipline est soigneusement distinguée de la méthode qu'elle emploie, l'histoire littéraire : dans la lignée de Gustave Lanson, celle-ci ne se réduit pas à une méthode simpliste, à l'inventaire des sources ou des influences, à la simple narration ou à la biographie – Jean Balsamo rappelle plus loin les forces et les limites de la biographie d'écrivain (p. 41-51) et se réfère au modèle de Lionello Sozzi (p. 288). « L'historien de la littérature étudie un objet qui n'appartient pas à sa propre modernité mais qui provient d'une autre époque, un objet qui a été élaboré bien avant lui, selon l'art, pour répondre à des besoins et des goûts d'un temps révolu » (p.14). L'auteur insiste aussi sur l'importance de comprendre la manière dont cet objet est transmis et continue « d'être présent et parlant ». La somme des conférences, articles, recensions ainsi que les inédits (une note sur la réception figurée de Dante et un article sur tyrannie et despotisme) illustrent cette méthode.

On est saisi justement à la lecture d'un tel ouvrage en voyant combien l'histoire de la réception est au service de la compréhension de l'œuvre même : la force de ces travaux, leur dimension parfois corrosive, caustique ou décapante semblent résider dans une manière de situer les objets dont ils traitent. La Vérité est ici fille du temps, comme dans la marque d'imprimeur choisie pour couverture.

L'auteur en effet cherche moins à enregistrer les faux-sens qu'à expliquer historiquement des manières de penser les œuvres pour mieux expliquer l'esprit dans lequel elles ont été conçues et reçues à leur publication. Dans la section intitulée « le temps long des lettres » – le titre conviendrait aussi à l'ouvrage – on passe de la réception des œuvres à leur analyse : l'étude intitulée « L'invention d'un moraliste : Montaigne » semble faire l'histoire d'une réception de tout ce que Montaigne n'est pas. Mais le résultat est un portrait de Montaigne dont l'originalité par rapport aux discours de Pibrac à l'Académie du Palais n'est pas « toujours où l'on croit » : dans les *Essais*, un projet anthropologique décrivant les mœurs coexiste avec un projet moral de nature prescriptive (une interrogation critique sur la nature même de la vertu), Montaigne redéfinissant la répartition entre coutume et morale (p. 221). La fragmentation des *Essais* est aussi reléguée au second plan par rapport à la notion d'ordre complexe (p. 222-224). De même, « La Raison du philologue » retrace l'histoire des éditions des *Essais* comme une série de malentendus pour mieux en dessiner les lignes de force. L'histoire de la désuétude et de la vogue nouvelle d'Agrippa d'Aubigné est l'occasion de constater combien les *Tragiques* opposent de manière singulière pour leur temps et prémonitoire valeurs littéraires et valeurs morales : paradoxe d'un discours de fanatisme religieux célébré par le XX^e siècle sécularisé !



On notera des effets de regroupement dans la section « littérature et idéologie » où sont évoqués l'italianisme, la tyrannie et l'histoire du terme despotisme (qui désigne d'abord un pouvoir de possession absolu)¹, l'usage abusif mais significatif de Machiavel en contexte post-moderne... Dans une synthèse sur la réception de Pétrarque en Europe, Jean Balsamo nuance l'idée d'un « Pétrarque européen » et montre comment le terme est un rempart d'un discours nostalgique ou polémique regrettant la perte d'une Europe de la culture qui n'a jamais existé que comme idéal². L'histoire de la littérature permet ici de distinguer le rêve et la réalité. Montaigne apparaît aussi comme devenu cosmopolite³ par un paradoxe (p. 160), à la suite de son voyage et non l'inverse ; Jean Balsamo le campe en héritier du stoïcisme romain et de son universalisme (plutôt que des Grecs), et en citoyen de Rome cherchant la caution de l'Eglise catholique, à la suite des travaux de Philippe Desan et Jean-Robert Armogathe.

Deux textes qui évoquent la rhétorique et l'idéologie parlementaire se répondent : le *Discours de la servitude volontaire* est présenté par Jean Balsamo comme une Philippique française, rare illustration de l'éloquence du Palais qui refuse le courant dominant de littérature glorifiant la monarchie. Par son déploiement rhétorique, la tragédie *Les Gordiens et Maximins* (1589), du magistrat savoyard Antoine Fabre évoque au fond le même mythe sénatorial (plus encore que républicain) dans une tonalité déjà nostalgique : la proximité des deux articles n'en éclaire que mieux le propos.

Avec le parti-pris nettement historiciste (on se permet d'appliquer ici la notion exposée à propos de Natalino Sapegno p. 96-97), un détour initial s'opère qui permet de saisir *in fine* l'actualité des œuvres : Michel Simonin disait de Rabelais que « ses combats ne sont pas les nôtres » pour mieux montrer la vitalité de son œuvre. Jean Balsamo parvient à plusieurs reprises à dégager la « force novatrice » des œuvres, sans jamais dévier : « non pas par rapport à nous, à nos goûts ou à nos convictions, mais par rapport à [leur] temps » (p. 129). Le tour de force est de retracer aussi l'histoire de cette manière personnelle de faire : outre les figures de Natalino Sapegno, Franco Simone, Enea Balmas et Louis Terreaux, on retiendra tout particulièrement l'hommage rendu dans la dernière section de l'ouvrage intitulée « l'institution et sa mémoire » à Lionello Sozzi, analyste de la constitution du mythe de la Pléiade au XVI^e siècle.

Les articles sont fréquemment introduits par un exposé sur tel ou tel débat historiographique : cela permet par exemple d'initier une réflexion qui aboutit à une définition de la modernité paradoxale de la Renaissance comme « redécouverte de l'Antiquité ordonnée par le christianisme, mise en forme sur un mode critique à travers un nouveau moyen de diffusion et de transmission, qui n'était pas seulement quantitatif mais qualitatif » (p. 74) – l'imprimerie. La Renaissance est ainsi caractérisée comme la recherche d'un juste rapport entre passé et présent comme *translatio studii* – un rapport fécond, mais un rapport parmi d'autres (p. 74-75). Il est salutaire de lire cette remise en situation sous la plume d'un spécialiste de la littérature de la Renaissance. Le fait de traiter les diverses questions du point de vue du temps long force sans doute le spécialiste de la Renaissance à une forme de modestie (peut-être inhabituelle dans le monde littéraire) par rapport à la singularité même de son objet.

¹ On pourra compléter avec profit cette analyse par celle de Mario Turchetti, « La leçon de Jean Bodin (1530-1596) sur la distinction 'vitale', oubliée, entre despotisme et tyrannie », dans Myriam-Isabelle Ducrocq et Leïla Ghermani (dir.), *Le Prince, le Despote, le Tyran : Figures du souverain en Europe de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Champion, 2019, p. 51-73.

² Cf. l'approche moins historique et peut-être résolument idéaliste de Marc Fumaroli, « Pétrarque, fondateur de la République des Lettres », dans Carlo Ossola (dir.), *Pétrarque et l'Europe*, Grenoble, Jérôme Millon, coll. « Nomina », 2006, p. 51-61.

³ La réflexion sur ce terme s'est depuis enrichie : voir Gérard Holtz, « 'Cosmopolite' ? La redécouverte d'un concept antique dans la France du XVI^e siècle », dans Véronique Ferrer, Olivier Millet, Alexandre Tarrête (dir.), *La Renaissance au grand large. Mélanges en l'honneur de Frank Lestringant*, Genève, Droz, p. 279-292.



Le lecteur de cet ouvrage impeccable⁴, avide d'en savoir plus, trouvera certaines perspectives trop peu développées : ainsi lorsque l'éditeur incontesté de Montaigne affirme que « la démarche philologique française est de nature historique » et privilégie le dernier état du texte publié ou préparé pour la publication, à l'opposé des « tentations, qui subsistent encore, visant à reconstruire un texte idéal, par le choix et la combinaison des meilleures leçons et d'heureuses conjectures » (p. 25). Comment faut-il comprendre dès lors l'édition de Pierre Villey, « texte-monument qui n'a jamais existé » (p. 31) ou encore l'édition de Rabelais par un Louis Moland⁵ ? Sont-ce des exceptions ? Par ailleurs, la critique est souvent présentée comme lieu de mémoire (p. 25 et p. 102) : on regrette qu'il n'y ait pas d'indications ou de jalons pour permettre une vision historique plus précise de ce lieu que Pierre Nora n'a pas inventorié. Mais le fait même que ce livre incite à poser de telles questions prouve surtout une forme de réussite : voilà une lecture qui gagne son lecteur à la méthode à la fois rigoureuse et éminemment personnelle de son auteur. C'est à n'en pas douter ce que l'épigraphe de l'Avant-propos appelle avec une réprobation amicalement ironique « planter ».

⁴ Tout au plus les hellénistes tâtilons regretteront-ils l'accentuation de quelques mots d'une citation de Xénophon, p. 133 : quelques accents graves et aigus y sont inversés.

⁵ Cette édition publiée à partir de 1881 (que Jean Balsamo ne cite pas) a été assez répandue à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle ; elle est fondée sur les derniers textes publiés, amplement corrigés en fonction de ce que l'éditeur considère comme l'autocensure probable de Rabelais, qui se serait amplifiée avec le temps : « Il nous faut donc rétablir l'expression primitive partout où elle a été altérée par des motifs de prudence, partout où les changements ne sont que des concessions faites par l'auteur à sa sécurité. Il convient au contraire de les respecter lorsqu'ils sont faits pour la clarté du style ou qu'ils ont pu avoir un autre motif que la crainte des persécutions. Il s'agit de soustraire l'auteur, pour ainsi dire, à la préoccupation du péril qui le menaçait ; mais il ne s'agit pas de mettre à néant la révision à laquelle il a soumis son ouvrage » (François Rabelais, *Tout ce qui existe de ses œuvres, Gargantua-Pantagruel, Pantagruéline Prognostication [...]*, éd. Louis Moland, Paris, Garnier, 1884, Avertissement, p. v). Est-ce une originalité dans le monde philologique français ou un contre-exemple ?